



SESSION 2014

ÉPREUVE DE SYNTHÈSE

Lisez attentivement les instructions suivantes avant de vous mettre au travail.

Il vous est demandé de faire la synthèse, et non une suite de résumés, de l'ensemble des 13 documents présentés, en 400 mots, avec une tolérance de 10%, c'est-à-dire de 360 à 440 mots.

Voici les consignes à suivre :

- Respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française
- Soigner la calligraphie
- Ne pas donner son avis sur le sujet proposé
- Ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre
- Mettre un signe * après chaque groupe de 50 mots
- Noter le nombre total de mots dans le cadre prévu sur votre copie et vérifier. Le décompte des mots est systématiquement contrôlé par les correcteurs.

Le barème de correction prend en compte tous ces éléments.

Le non-respect de l'une au moins des consignes est fortement pénalisé.

Remarque :

La phrase « Aujourd'hui, 4 juillet c'est-à-dire jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, 75% des nations de l'ONU se réunissent à New York. » comporte 27 mots.

Nombre de pages de l'épreuve :	16 pages
Durée de l'épreuve :	4 h 00
Coefficient de l'épreuve :	ESDES → 5 ESSCA → 6 IÉSEG → 6

La Chine acquiert de jour en jour plus d'importance dans le monde contemporain. Néanmoins, les Occidentaux continuent d'hésiter entre deux attitudes à son égard : la séduction de l'exotisme (l'« Orient » de la sagesse) et la peur de l'envahissement (le « péril jaune »). Ils oscillent entre fascination et diabolisation. Du moins ont-ils le sentiment qu'avec les habitants de ce si lointain, si vieux et de nouveau si puissant pays, on ne saurait se comporter tout à fait comme avec les autres habitants de la planète. En quoi sans doute ils ont raison. Mais alors comment s'y prendre ? Autrement dit, comment *entrer* en Chine ?

Je crois que, pour nouer des rapports, y compris d'affaires, avec les Chinois, il faut d'abord *ouvrir* notre pensée : non pas chercher à devenir chinois, mais comprendre que les Chinois puissent avoir d'autres façons de procéder que celles auxquelles on s'attend d'ordinaire en Europe ; et que ces procédures – à la fois d'agir et de penser, les deux sont conjoints – loin d'être incongrues, étranges ou mystérieuses, sont également intelligibles. Les Chinois peuvent avoir effectivement un autre rapport à la vérité, au discours, à l'efficacité, que celui qui s'est façonné si continûment en Occident qu'il paraît souvent désormais aux Occidentaux comme allant de soi, au point que cette « évidence » n'est plus réfléchie. Si le culturel se joint ici à l'économique, ce n'est donc pas comme un vernis ajouté au prosaïsme des affaires ; mais parce que le second ne peut se concevoir sans le premier. On ne peut dissocier, en effet, gestion et réflexion : c'est ce que j'ai choisi d'appeler ici, à l'articulation des deux, la « pratique » de la Chine ; et si je tiens à cette notion d'*intelligible*, c'est que je crois qu'il y va même d'une chance de notre époque : une fois dépassé l'ethnocentrisme, naguère si puissant encore de part et d'autre, en Chine comme en Occident, de pouvoir circuler enfin entre ces intelligibilités différentes et en enrichir la pensée commune - peut-être est-ce même cela l'« intelligence » ?

Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera... Le succès de cette formule ne tient pas seulement à la célébrité de son auteur : Napoléon, mais aussi à sa capacité de rassembler les trois sentiments que l'Occident manifeste envers la Chine : la constatation de son retard présent alliée à la crainte de sa menace à venir, nourrie de l'admiration de sa grandeur passée. Depuis le XIX^e siècle, tous les jugements que l'Europe, puis l'Amérique ont portés sur la Chine sont construits sur ces trois piliers.

Faut-il admirer la Chine, la craindre, la contenir ? Avant de se prononcer, il faut d'abord la *comprendre*. Et c'est là que le bât blesse. Les livres qui présentent la Chine remplissent les bibliothèques. Ils sont soit destinés au grand public, soit à une minorité cultivée, et de plus en plus à la clientèle grandissante des industriels et commerçants qui veulent y faire des affaires. Mais la plupart partagent la même caractéristique : celle de vouloir analyser la réalité chinoise avec les instruments intellectuels de l'Occident. C'est comme si on voulait faire de l'ébénisterie avec des outils de plombier.

D'après André Chieng, *La Pratique de la Chine en compagnie de François Julien*, Grasset, 2006.

Qu'est-ce qu'une civilisation ? Le mot a eu tant de fortunes diverses que, faute de le définir à chaque fois qu'on en use, on risque fort de n'en tirer que les plus dangereuses équivoques. Il convient, en pareil cas, d'oublier les controverses trop savantes pour revenir à des notions aussi élémentaires que possible. Lorsque les théoriciens et les idéologues ont épuisé le jeu des nuances et des preuves à l'appui, le moment vient de reprendre la question la plus naïve. Ne craignons pas de rappeler quelques solides banalités. Étymologiquement rattaché à la notion de *cité* , le mot de civilisation concerne d'abord la vie temporelle, l'existence commune des hommes en tant qu'ils sont les citoyens de quelque communauté politique (*civitas* se dit en grec *polis*). Sans reprendre

toute l'histoire de ce terme, marquons le glissement de sens qui s'est produit lorsque, de son emploi classique au singulier – *la civilisation* – on passa à l'usage plus moderne du pluriel – *les civilisations* – puis de nouveau à cet autre singulier qui situe dans une succession linéaire « la civilisation présente », « la civilisation de demain », etc. Chacune de ces acceptions déplace les limites du terme et en modifie profondément le contenu. Pour les classiques français, la civilisation, unique dans sa définition et réservée à quelques rares moments de l'histoire, se réglait sur les normes de la cité et de la morale gréco-latines. Il s'agissait donc bien de critères valables à la fois pour la vie collective, ou plus exactement politique, et pour la vie personnelle qui était censée s'y épanouir selon les mêmes lois. À cette théorie des époques privilégiées, l'optimisme des deux siècles suivants substitua une idée de la civilisation, toujours unique, mais en continuel développement progressif. Le chemin de l'humanité va dès lors de la primitive barbarie à un état toujours plus équilibré, plus sage, plus savant, comme chaque individu progresse de la maladrote enfance à la pleine conscience de l'adulte. Le mot « civilisé » reçoit alors sa plus nette valorisation, jusqu'au jour où la recrudescence des guerres et la ruine des normes tenues pour acquises arrache aux plus ingénus la fameuse exclamation : comment ces choses-là peuvent-elles arriver dans notre monde civilisé ?

Concurremment à ce doute des optimistes désemparés, les découvertes de la science historique opposent un autre démenti à la notion de civilisation unique. À mesure qu'on met au jour les expressions artistiques des âges dits primitifs et des peuples que l'on croyait demeurés en marge de l'évolution civilisatrice, on commence à comprendre que les valeurs esthétiques prises pour absolues n'étaient que les normes tout éphémères d'un bref espace de temps et d'un petit groupe humain parmi beaucoup d'autres. Ainsi se forme, sur le plan des arts et aussi sur celui des sociétés temporelles, l'idée d'une multiplicité de civilisations, contemporaines ou successives, dont chacune ne peut représenter qu'une solution provisoire et imparfaite des problèmes humains. Au terme de cette découverte, on verra apparaître les tentatives de nouvelles synthèses qui chercheront à répondre à l'extrême fragmentation de l'histoire et à l'équivalence entre toutes les civilisations par quelque principe de choix et de classement.

D'après Albert Béguin, « Notes sur les paradoxes de la Civilisation »,
Revue *Esprit* n° 1, Janvier 1953.

Document n° 3

L'interculturel est une façon nouvelle de gérer les existences collectives et personnelles dans une société moderne marquée par la diversité culturelle. Jusqu'ici la norme était de regretter les effets de l'interculturalité subie, ressentie trop souvent comme une menace. Aujourd'hui, l'interculturel actif, volontaire propose de tirer profit des différences. Il se situe de façon critique par rapport aux deux modèles actuellement adoptés, à savoir le multiculturalisme pratiqué surtout dans les pays anglo-saxons et le monoculturalisme à la française.

Le républicanisme monoculturel à la française bat de l'aile. Il montre des symptômes d'usure et ne sait plus comment réagir face à la mondialisation et à l'interaction intensive des cultures causée par les migrations qui sont en train de changer la composition traditionnelle des populations. La diversité culturelle devient un sujet à la mode. Qui va prendre la succession de notre aïeul monoculturel ? S'il n'y a plus d'homogénéité culturelle comment continuer à vivre dans un même pays ? Le multiculturalisme à la canadienne peut inspirer une politique nouvelle. Le modèle multiculturaliste des États-Unis est trop contraire à la tradition française pour être un successeur crédible. Le multiculturalisme garantit la diversité mais il a un point faible : il ne sait pas trop quoi faire des interactions entre les populations diverses.

Et si le successeur s'appelait : interculturel ? Il s'adapte bien à la modernité, à la globalisation, au métissage et aux mouvements migratoires. Contrairement à ses collègues, il ne présente pas de système, d'utopie ou de modèle. Sa doctrine est encore inachevée. Il se présente plutôt comme

une approche, une perspective, une attitude, un projet, un processus, une orientation. Il cherche sa voie et voudrait jouer dans la cour des grands. Il est nommé de préférence par un adjectif, parce qu'il n'est pas une entité en soi, mais s'attache à un autre objet : la pédagogie, le commerce, la vie en couple, la politique...

Le constat est là : de plus en plus de personnes et de milieux sont impliqués dans un mouvement, une dynamique, des processus que nous sommes de plus en plus nombreux à appeler : l'interculturel. Voici ce que je propose : transformer la différence culturelle, souvent vécue comme un obstacle à la communication en une source d'enrichissement culturel réciproque. Il sera question d'empathie, de relation, d'engagement : dans l'interculturel il est fait appel à l'affectivité, à la volonté, à l'imagination et non seulement à la raison.

Le terme « interculturel » est nouveau, mais la réalité est ancienne. Les humains s'y sont engagés dès leur apparition sur la terre, l'interculturalité est née dès la première rencontre entre êtres humains appartenant à des collectifs différents. Les grands empires l'ont pratiquée, les commerçants et les militaires ont favorisé indirectement l'adaptation et l'adoption de cultures diverses, la colonisation a multiplié les échanges culturels. Les métissages et d'autres mélanges culturels sont de tous les temps. Les métissages ont toujours métissé des métissages antérieurs. Mais cette réalité ancienne était oblitérée dans un monde où la sédentarité, la stabilité et l'homogénéité faisaient loi. Ce qui est nouveau, c'est de parler de ces contacts en termes d'enrichissement réciproque et d'en faire un acteur de premier plan dans la vie sociale. Il s'agit de passer où cela est possible de *l'interculturalité* (que l'on peut appeler aussi l'interculturel factuel) à *l'interculturel volontaire* (que nous appelons l'interculturel tout court). L'interculturel factuel ou l'interculturalité peut rester un objet d'études théoriques, par exemple, lorsqu'on étudie le transfert d'éléments d'une culture à l'autre ou que l'on étudie l'appropriation par une population d'éléments culturels empruntés à des populations voisines ou dominantes. En revanche, l'interculturel, sans méconnaître l'importance de ces études théoriques et historiques, se situe plutôt sur le plan existentiel : comment donner sens à cette interculturalité.

Dans la perspective de l'interculturalité, jusqu'il y a peu de temps, les interactions culturelles étaient considérées comme une conséquence inévitable des rencontres humaines. Une conséquence que, en général, on considérait comme un effet pervers de la rencontre. Une menace pour la culture, pour l'identité, pour la communauté. Et donc une source d'appréhension qui aujourd'hui encore produit des replis sur soi. Malgré cette appréhension, pour beaucoup de gens, ce sera toujours une dimension de toute activité humaine, mondialisation oblige. De surcroît, la rencontre humaine peut produire un effet bénéfique. On peut y voir un moyen d'à la fois se libérer de liens communautaires frustrants, de renforcer les liens sociaux abîmés par des dérives individualistes et, surtout, d'en faire une source d'enrichissement culturel.

Comme tout changement culturel celui-ci ne se fait pas sans ambiguïtés. La bonne intention ne garantit pas l'effet bénéfique. Le terrain sur lequel se joue la rencontre n'est pas vierge. Le point de départ de la rencontre n'est pas neutre. Des aspirations individuelles, des rapports de pouvoir, des intérêts précèdent ou accompagnent la relation culturelle. Domination, soumission, fusion, distanciation... sont prêtes à se mêler à la rencontre et à la défigurer. Il y a des métissages que l'on aurait mieux fait d'éviter. Nostalgies et peurs sont au rendez-vous et doivent être prises en compte. L'interculturel ne joue pas sur du velours.

Il s'agit aussi de répondre à la question : Comment peut-on accepter ou promouvoir la mondialisation culturelle et défendre en même temps la diversité ? De nombreux observateurs ont constaté, à leur grand étonnement, qu'il y avait une mondialisation de la culture dominante des États-Unis en même temps qu'une réaffirmation des cultures communautaires. Y aura-t-il au niveau mondial une seule culture (la monoculture de Claude Lévi-Strauss) qui dominera une multitude de cultures minoritaires, secondaires, ou y aura-t-il un marché culturel où règne l'échange équitable ? Une réflexion sur l'interculturel permettra peut-être de mieux se retrouver dans cette situation paradoxale.

Notre monde vient d'en découvrir un autre (et qui nous dit si c'est le dernier que nous découvrons, puisque les Anciens, et nous-mêmes, avons ignoré celui-ci jusqu'à maintenant ?) qui n'est pas moins grand, riche et solide que le nôtre. Il est toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c. Il n'y a pas cinquante ans qu'il ne connaissait ni lettres, ni poids, ni mesures, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au sein maternel, et il ne vivait que des moyens de sa mère nourricière. Si nous estimons que notre monde est devenu adulte, comme Lucrèce parlait de la jeunesse de son siècle, le monde que nous venons de découvrir ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira.

Je crains que nous n'allions beaucoup, par notre contagion, hâter le déclin et la ruine de ce nouveau monde et que nous lui aurons vendu bien cher nos idées et nos techniques. Ce monde était enfant ; mais nous ne l'avons guère charmé par les mérites de nos valeurs et de nos forces naturelles, nous ne l'avons pas séduit par notre justice et notre bonté, ni converti par notre magnanimité. La plupart de leurs discours, et des échanges que nous avons faits avec eux, témoignent qu'ils n'étaient en rien nos inférieurs, ni en clarté d'esprit ni en vivacité intellectuelle. L'extraordinaire magnificence des villes de Cusco et de Mexico, est, entre autres choses, représentée par ce jardin d'un roi. Tous les arbres, tous les fruits et toutes les herbes y étaient parfaitement reconstitués en or massif, tels qu'on les trouve dans un jardin. Il en était de même, dans son cabinet de travail, pour tous les animaux qui peuplaient son État et ses mers. La beauté de leurs œuvres en pierre, en plume, en coton, celle de leurs peintures, montrent qu'ils étaient nos égaux dans l'habileté créative. Mais quant au respect et à l'observation des lois, à la bonté, à la libéralité, à la loyauté, à la franchise, cela nous a bien servi de ne pas en avoir comme eux ; c'est cette supériorité qui les a perdus en les conduisant à se livrer jusqu'à se trahir eux-mêmes.

Quant à la hardiesse et au courage, quant à la fermeté, à la constance, et à la résolution contre les douleurs, la faim et la mort, je ne craindrais pas de confronter les exemples que je trouverais parmi eux aux plus illustres exemples tirés de l'Antiquité, et dont nous avons gardé le souvenir de ce côté-ci de l'océan. Les Espagnols qui les ont subjugués ont utilisé des ruses et des tours de bateleurs pour les tromper. Ils ont profité de leur stupeur légitime de voir arriver par surprise des gens barbus, qui parlaient une langue étrangère et pratiquaient une religion différente. Ces visiteurs arrivaient d'un endroit du monde si éloigné qu'on ne pensait même pas qu'il ait pu être habité. Ils étaient montés sur des chevaux, de grands monstres inconnus pour ceux qui n'avaient jamais vu de cheval, ni même de bête quelconque dressée pour transporter un homme ou une charge. Ces étrangers étaient décorés d'une peau luisante et dure, leur cuirasse, et ils portaient une arme tranchante et resplendissante, leur épée. Ils paradaient devant ceux qui, pour le miracle du reflet d'un miroir ou d'un couteau, donnaient en échange une grande richesse en or et en perles, parce qu'ils n'avaient ni la connaissance ni la technique de la fabrication de l'acier. Il faut y ajouter les foudres et les tonnerres de nos canons et de nos fusils, opposés à des peuples nus, qui n'avaient inventé que quelque tissu de coton, et qui n'avaient pas d'autres armes que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois. Ces peuples, qui cultivaient l'amitié et la bonne foi, ont été trahis par leur curiosité devant des choses étrangères et inconnues. Tenez compte de la disparité des forces en présence, vous ôterez aux conquérants tout mérite de victoire.

Quand je considère cette ardeur indomptable avec laquelle tant de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants s'exposent si souvent aux dangers les plus grands, pour la défense de leurs dieux et de leur liberté, quand je considère leur noble volonté capable de supporter toutes les extrémités et toutes les difficultés, et la mort même, plutôt que de se soumettre à la domination de ceux qui les ont honteusement trompés, certains choisissant même de se laisser mourir de faim, étant prisonniers, plutôt que d'accepter la nourriture des mains de leurs ennemis si lâchement victorieux, j'imagine que si nous avions attaqué ce nouveau monde d'égal à égal, tant pour les armes que pour l'expérience et le nombre, nous aurions été confrontés à une guerre aussi dangereuse que celles que nous connaissons en Europe.

On peut regretter qu'une si noble conquête n'ait été pas faite par Alexandre ou par les Anciens Grecs et Romains, et que de si grandes mutations et transformations qui concernaient tant d'empires et de peuples n'aient pas été effectuées par des mains qui auraient doucement poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage dans ce monde découvert. Elles auraient fortifié et développé les bonnes semences que la Nature y avait implantées, mêlant non seulement à la culture des terres et à la décoration des villes les techniques occidentales, dans la mesure où elles auraient été nécessaires, mais aussi en intégrant les vertus grecques et romaines à celles originelles du pays ! Quelle correction et quelle amélioration pour le monde, si les premiers exemples et les premiers actes que nous avons posés par-delà l'océan avaient appelé ces peuples à l'admiration et à l'imitation de la vertu, s'ils avaient tissé entre eux et nous une compréhension et une société fraternelles ! Comme il aurait été facile de tirer profit d'âmes si neuves, si assoiffées d'apprentissage, montrant pour la plupart de si belles ébauches naturelles !

Au contraire, nous nous sommes servis de leur ignorance et de leur inexpérience pour les plier plus facilement à la trahison, à la luxure, à la cupidité, et à toutes sortes d'inhumanités et de cruautés, ceci à l'exemple et au modèle de nos mœurs. Qui a jamais payé un tel prix au nom du commerce et du profit économique ? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions d'individus passés au fil de l'épée, sans compter la plus riche et la plus belle partie du monde saccagée, pour le négoce des perles et du poivre ! Viles victoires matérielles ! Jamais l'ambition, jamais les rivalités politiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres jusqu'aux hostilités aussi horribles et aux calamités aussi méprisables.

D'après Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, 1580-1595, texte translaté en français moderne.

Document n° 5



D'après Michel Kichka, dessinateur israélien, publié dans *le Courrier International* et *la Dépêche du midi*, 2009.

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de « barbare » ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de « sauvage » dans le même sens. Or, derrière ces épithètes, se dissimule un même jugement : il est probable que le mot « barbare » se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et « sauvage », qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animal, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

Ce point de vue naïf, mais profondément ancré chez la plupart des hommes, recèle un paradoxe assez significatif. Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. On sait, en effet, que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n'est nullement certain – l'histoire récente le prouve – qu'elle soit à l'abri des équivoques ou des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent elles-mêmes d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois – dirons-nous avec plus de discrétion ? – les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus ou même de la nature humaine, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou d' « œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes avaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers, afin de vérifier, par une surveillance prolongée, si leur cadavre était ou non sujet à la putréfaction.

Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

Puisqu'aujourd'hui il m'est demandé de parler de la colonisation et de la civilisation, allons droit au mensonge principal à partir duquel prolifèrent tous les autres. Colonisation et civilisation ? La malédiction la plus commune en cette matière est d'être la dupe de bonne foi d'une hypocrisie collective, habile à mal poser les problèmes pour mieux légitimer les odieuses solutions qu'on leur apporte.

Cela revient à dire que l'essentiel est ici de voir clair, de penser clair, d'entendre dangereusement, de répondre clair à l'innocente question initiale : qu'est-ce en son principe que la colonisation ? De convenir de ce qu'elle n'est point ; ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de *Dieu*, ni extension du *Droit* ; d'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences, que le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes.

Poursuivant mon analyse, je trouve que l'hypocrisie est de date récente ; que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand *téocalli*, ni Pizarro devant Cuzco (encore moins Marco Polo devant Cambaluc), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur ; qu'ils tuent, pillent ; qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités ; que les haveurs sont venus plus tard ; que le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : *christianisme = civilisation* ; *paganisme = sauvagerie*, d'où ne pouvaient que s'ensuivre d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres.

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien ; que marier des mondes différents est excellent ; qu'une civilisation, quel que soit son génie intime, à se replier sur elle-même, s'étiole ; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie.

Mais alors, je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment *mis en contact* ? ou, si l'on préfère, de toutes les manières *d'établir le contact*, était-elle la meilleure ? Je réponds *non*. Et je dis que de la *colonisation* à la *civilisation*, la distance est infinie ; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine.

Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à *l'abrutir* au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Vietnam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et interrogés, de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de *l'ensauvagement* du continent.

Pour qui veut apprendre à éviter le malentendu interculturel, je donne ici une recette facile à suivre mais efficace.

La première étape consiste à faire, en quelque sorte, le vide. Je dois, avant tout, éviter toute tentation de découvrir les causes profondes de la spécificité culturelle de tel ou tel groupe. C'est-à-dire que je dois éviter la tentation de l'explication psychologique ou psychanalytique (« parce que les mères américaines... », « parce que les Français ne supportent pas l'autorité... ») ; éviter la tentation de l'explication écologique (« parce que les X manquent de protéines »), géographique (« vivent dans l'air raréfié des montagnes »), météorologique (« à cause de l'abondance des pluies »), ou démographique (opposition village/ville, etc.) ; éviter la tentation de l'explication économique (« parce qu'ils sont capitalistes »), religieuse (« les Français catholiques », « les Américains puritains »), historique (rôle des invasions, guerres...), ou encore sociologique (« la famille américaine est telle parce que les gens bougent beaucoup »), et ainsi de suite. Cela ne veut absolument pas dire que ces explications, ou différentes sortes d'analyse, soient inférieures à l'analyse culturelle. Cela veut simplement dire qu'elles ne portent pas sur la culture, qu'elles relèvent d'un autre domaine, si apparenté soit-il à la culture. En effet, par l'analyse culturelle, je ne cherche pas à savoir pourquoi les choses sont comme elles sont, ou à découvrir leur nature profonde (ce qu'elles sont). Je cherche plutôt à comprendre le système de communication dans lequel du sens est produit et reçu à l'intérieur d'un groupe. Je cherche à savoir ce que veulent dire les choses (que ce soit un mode de conduite, une attente, ou un discours).

La deuxième étape consiste à faire, en quelque sorte, le guet. Je dois en effet écouter mon propre discours, et apprendre à reconnaître les jugements de valeur que je porte quand je crois (sincèrement) décrire. Les plus faciles à reconnaître ont la forme mentionnée plus haut : « Les Français (/les Américains/les Japonais...) sont... » suivi d'un adjectif (« arrogants », « grossiers », « froids »...). Quand je fais cela (et nous le faisons à un rythme incroyable), je ne suis pas en train de décrire, mais d'attribuer des caractéristiques de mon choix à l'autre. C'est, en fait, l'équivalent de : « Je trouve les X tels ou tels », mais l'assertion : « Les X sont... » a une forme de vérité générale très convaincante.

Une fois ces phrases facilement dénichées, il faut veiller à surprendre celles du genre : « Les Français (les Indiens, les Américains...) n'ont pas le sens de... », « ne savent pas... », et autres négatives qui suggèrent un manque. Dans ce cas, en effet, le seul manque que je reproche à ces X, c'est l'absence de ma culture. Ce que je dis, en fait, c'est que les X n'ont pas « mon » sens de quoi que ce soit.

La pratique de la prise de conscience bien établie, je peux alors me tourner vers l'analyse d'un texte culturel. Quel texte culturel ? Cela peut être toutes sortes de choses. Je me trouve en face d'un texte culturel quand, toute difficulté linguistique écartée, j'éprouve un sentiment de « bizarre », je suis confronté(e) à une opacité que je ne peux faire disparaître sans avoir recours à l'explication : « Les X sont... », qui est, on l'a vu, tout autre chose qu'une explication. Cela peut m'arriver en voyant un film étranger, ou cela peut surgir dans mon quotidien, faire partie d'une expérience vécue. Comment donc découvrir la logique selon laquelle cette opacité n'en est plus une ?

Un exemple. Un jour à Nukuoro, j'ai offert une belle pièce de beau tissu à ma voisine, une vieille femme importante dans la communauté à cause de sa connaissance des traditions, contes et légendes, et médecine indigène. Cela n'avait en soi rien de surprenant, des cadeaux de toutes sortes sont échangés pratiquement tous les jours. Je n'oublierai jamais, cependant, la manière dont le mien a été reçu à cette occasion. La femme a jeté de côté mon beau tissu, puis s'est littéralement mise à « m'engueuler » pour lui avoir fait ce cadeau. Je suis rentrée dans ma cabane, très secouée et près des larmes. Un tissu que j'avais mis tant de soin à choisir, à des milliers de kilomètres de cette île où l'on ne pouvait rien acheter d'autre que du copra... Ma première réaction a été de me demander pourquoi elle m'en voulait, ce que j'avais fait pour la mettre en colère, quelle grave erreur contre l'usage (que pourtant je croyais alors bien connaître) j'avais commise.

Puis, ethnologue sur le terrain, j'ai décidé que ma réaction était probablement ethnocentrique, que je devais chercher ailleurs. À ce point, j'aurais pu imaginer toutes sortes de choses différentes de ma première interprétation. Par exemple, qu'elle n'avait rien mangé de toute la journée et qu'elle était de mauvaise humeur. Il est évident cependant que ce genre d'explication serait purement fantaisiste, difficile à justifier, et, de plus, stérile.

La fille de cette vieille femme, une de mes principales informantes (je rappelle ici que je préfère ce mot à : informateur/trice), et que j'ai vue peu de temps après cette expérience, m'a mise sur la voie. Elle avait déjà vu mon cadeau chez sa mère (le village est tout petit, et cela se passait à trente ou quarante mètres de chez moi). En mentionnant le cadeau, qui était très beau selon elle, elle m'a demandé si sa mère ne m'avait pas « engueulée », et, sans attendre ma réponse, m'a dit de ne pas m'inquiéter si elle l'avait fait, que sa mère avait beaucoup aimé le tissu, et qu'elle le porterait sûrement à l'église le dimanche suivant (preuve qu'elle avait apprécié le cadeau et qu'elle voulait que les autres le voient).

Pourquoi donc ces cris à mon égard ? Évidemment, je n'étais pas en cause, mon goût non plus. Il fallait donc chercher du côté du sens que l'on donne à l'échange, et au don, à Nukuoro. Qui fait un cadeau à qui ? Dans quelles circonstances ? De quelle nature ? Etc. Bref, il devint de plus en plus clair qu'en faisant un cadeau, je me mettais, ne serait-ce que temporairement, dans une situation de « supériorité », dans le sens que c'était moi qui donnais, et elle qui recevait. (L'analyse devrait être beaucoup plus détaillée et fine, mais cela devrait suffire ici pour l'exemple.) En gros, disons qu'en criant et en s'indignant, elle rétablissait l'ordre : elle n'avait aucun besoin de ce tissu qu'elle traitait comme insignifiant, et l'acceptait, en quelque sorte, pour me faire plaisir, parce qu'en refusant elle m'insulterait et couperait les liens quasi familiaux que nous avions établis, et qu'elle voulait évidemment maintenir puisqu'elle acceptait. En me concentrant sur le discours de la vieille femme, je me suis aussi rappelé qu'elle me disait quelque chose comme : « Pourquoi est-ce que tu me donnes cela ? Est-ce parce que je t'ai raconté la légende de Vavé ? Est-ce parce que je t'ai apporté du taro ?... Etc. » Ce faisant, elle me rappelait, par une longue liste, que je n'avais pas épuisé ma dette à son égard, que j'étais encore donc son « inférieure » (comme peut l'être un enfant), que j'étais encore liée à elle. Et cette conduite était évidemment « normale » pour un(e) Nukuoro, comme je l'ai vérifié plus tard, bien que personne d'autre n'ait agi de manière aussi extrême.

Nous sommes souvent intimidés à l'idée de tenter cette incursion dans l'imaginaire culturel de l'autre, de nous lancer avec confiance dans l'analyse culturelle, parce que nous sommes persuadés, au fond, que cela constitue un acte d'arrogance de notre part. En effet, comment puis-je prétendre comprendre la culture des Japonais ou des Allemands, si je ne peux vraiment comprendre mon voisin, mes parents, mes enfants ? L'analyse culturelle n'est pourtant pas un acte d'arrogance, mais bien au contraire un acte d'humilité dans lequel j'essaie de faire abstraction, pour un moment, de ma façon de voir le monde (la seule que j'aie appris à trouver valable) et de la remplacer brièvement par une autre façon de penser ce monde, façon que par définition je ne peux adopter (même si je le voulais), mais dont j'affirme la validité par ce geste.

D'après Raymonde Carroll, *Evidences invisibles, Américains et Français au quotidien*, Le Seuil, 1987.

Document n° 9

La défense et l'illustration de la différence culturelle ne doivent cependant pas déboucher sur une croyance candide aux paradis exotiques. Dans l'idéologie, comme dans le rêve, le principe de contradiction ne joue pas pleinement. Dans notre culture, l'image du sauvage primitif et sanguinaire coexiste avec celle du sauvage heureux et innocent. Ignorant la lutte de classes, le pouvoir d'État, l'horloge et la machine, il serait le contre-type de l'homme aliéné et en proie au ressentiment des sociétés industrielles. Le mythe du bon sauvage est très ancien, il a partie liée

avec l'idée d'un âge d'or pendant lequel les hommes auraient vécu sans travailler, dans l'abondance et dans une convivialité exempte d'aliénation. Au III^e siècle avant notre ère, pour distraire les intellectuels grecs fatigués par la vie citadine, on écrivait déjà des « ethnographies » célébrant le bonheur bucolique et la sagesse des Barbares. C'est un peu injustement que les conceptions qui perpétuent ce mythe ont été qualifiées de « rousseauistes », car la réflexion du philosophe sur le passage de la nature à la culture est bien plus nuancée. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui encore, les insatisfactions éprouvées dans la grisaille des pays « développés » se traduisent par l'idéalisation naïve des sociétés différentes ; comme si du caractère oppressif, inégalitaire et polluant de notre société expansionniste pouvaient se déduire la convivialité, l'égalitarisme et la sagesse écologique de ceux qui échappent encore à son emprise.

Les anthropologues ont le devoir de se démarquer de ce « prêt-à-penser » qui constitue un créneau commercial et un dérivatif idéologique. L'harmonie exotique se vend bien, comme par exemple dans ce journal annonçant une émission télévisée intitulée « Les oubliés du temps » : « Ces oubliés, les Nilotiques. Ces géants, fiers guerriers qui vivent libres, nus, en parfaite osmose avec la nature, dans le grand marécage du haut Nil ». Il importe de démonter les mystifications charriées par la culture de masse et notamment, comme le résume Marc Augé, « l'exaltation vulgaire de l'ailleurs et de l'autrefois qui constitue le grand dérivatif des responsables en tous genres du présent ».

D'après Jean-Paul Colleyn, *Éléments d'anthropologie sociale et culturelle*,
Éditions de l'Université de Bruxelles, 1998.

Document n° 10

La politique mondiale entre dans une nouvelle phase dans laquelle la source fondamentale de conflit ne sera plus idéologique, ni économique. Les heurts entre civilisations seront dominants. Les civilisations se mélangent évidemment, se chevauchent et peuvent inclure des sous-civilisations. La civilisation occidentale a deux variantes majeures, européenne et nord-américaine, tandis que l'Islam possède ses subdivisions arabe, turque et malaise. Bien que les frontières entre les civilisations soient rarement nettes, les civilisations sont réelles, tangibles.

Elles culminent et déclinent, elles se divisent et fusionnent. Et, comme le sait tout étudiant en Histoire, les civilisations disparaissent. Les Occidentaux ont tendance à considérer les États-nations comme les acteurs principaux de la géopolitique. Ils l'ont été pendant quelques siècles seulement. La perspective majeure de l'Histoire a été l'histoire des civilisations.

C'est vers ce modèle que le monde tend à nouveau. L'identité liée à la civilisation prendra de plus en plus d'importance et le monde sera façonné dans une large mesure par les interactions entre sept ou huit civilisations majeures : les civilisations occidentale, confucéenne, japonaise, islamique, hindouiste, slave-orthodoxe, latino-américaine et peut-être africaine.

Les lignes de fracture entre les civilisations seront les lignes de front des batailles du futur. Pourquoi ? Les différences entre les civilisations sont basiques, impliquent l'Histoire, le langage, la culture, la tradition et, plus important encore : la religion. Les différentes civilisations voient de manière différente les relations entre Dieu et l'homme, le citoyen et l'État, les parents et les enfants, la liberté et l'autorité, l'égalité et la hiérarchie. Ces différences sont le fruit des siècles. Elles ne disparaîtront pas de sitôt.

Le monde devient plus petit. Les interactions entre les peuples des différentes civilisations se multiplient. Elles intensifient la conscience de civilisation.

Les changements économiques et sociaux détachent les peuples de leur identité locale de longue date. Dans la plupart des régions du monde, la religion est venue combler ce vide, souvent sous la forme de mouvements dénommés fondamentalistes, dans l'Occident chrétien, le Judaïsme, le Bouddhisme, l'Hindouisme et l'Islam. La « dé-sécularisation du monde » remarquée par George Weigel est une réalité de la vie en cette fin de XX^e siècle.

Et ce phénomène de retour vers ses racines se produit parmi les civilisations non-occidentales. Cela inclut l'« Asianisation » au Japon, la fin du legs de Nehru et l'« Hindouisation » de l'Inde, l'échec des idées occidentales de socialisme et de nationalisme, et, désormais, une « ré-Islamisation » du Moyen-Orient, ainsi qu'un débat en Russie au sujet de l'Occidentalisation. Plus important, les efforts de l'Occident pour promouvoir ses valeurs de démocratie et de libéralisme comme des valeurs universelles, pour maintenir sa prédominance militaire et pour faire progresser ses intérêts économiques, engendrent des ripostes en provenance des autres civilisations.

L'axe central de la politique mondiale sera vraisemblablement le conflit entre « l'Ouest et le reste » et les réponses que pourront donner les civilisations non-occidentales au pouvoir de l'Occident et à ses valeurs. L'exemple le plus frappant de la coopération antioccidentale est la connexion entre les États islamiques et confucéens défiant le pouvoir et les valeurs occidentales.

Dans l'ancienne Union soviétique, les communistes peuvent devenir des démocrates, les riches peuvent devenir pauvres, et les pauvres, riches, mais les Russes ne deviendront jamais des Estoniens. Une personne peut être à moitié française et à moitié arabe, voire un citoyen de deux pays. Il est plus difficile d'être à moitié Catholique et à moitié Musulman.

Finalement, la réussite du régionalisme économique renforcera la conscience de civilisation. D'un autre côté, le régionalisme économique ne peut être un succès que s'il est enraciné dans une civilisation commune (laïque ?). La Communauté européenne repose sur les fondements séparés de la culture européenne et de la Chrétienté occidentale. Le Japon, en contraste, rencontre des difficultés dans la création d'une entité économique comparable en Asie de l'Est parce qu'il s'agit d'une civilisation unique en elle-même.

Alors que la division idéologique en Europe a disparu, la division culturelle de l'Europe entre la Chrétienté occidentale et la Chrétienté orthodoxe et l'Islam refait surface. Les conflits le long de la ligne de fracture entre l'Occident et les civilisations islamiques se perpétuent depuis 1300 ans. Cette interaction militaire vieille de plusieurs siècles n'est pas prête de décliner.

Sur la frontière nord de l'Islam, des conflits éclatent de plus en plus entre les peuples orthodoxe et musulman. Cela inclut le carnage de la Bosnie et de Sarajevo, les violences qui couvent entre les Serbes et les Albanais, les relations ténues entre les Bulgares et leur minorité turque, les violences entre les Ossètes et les Ingouches, le massacre réciproque et sans relâche des Arméniens et des Azerbaïdjanais, ainsi que les relations tendues entre Russes et Musulmans en Asie centrale.

La rupture historique entre les Musulmans et les Hindous ne se manifeste pas seulement dans la rivalité entre le Pakistan et l'Inde, mais également dans l'intensification des conflits religieux en Inde, entre les militants de plus en plus nombreux des groupes hindous et la minorité substantielle de Musulmans.

Les groupes ou les États appartenant à une civilisation impliquée dans une guerre contre un peuple d'une autre civilisation tentent naturellement de rallier à eux le soutien des autres membres de leur propre civilisation.

Dans les années à venir, les conflits locaux qui vont probablement dégénérer en guerres majeures seront ceux, comme en Bosnie ou dans le Caucase, qui se situeront le long des lignes de faille entre les civilisations.

Si ces hypothèses sont plausibles, il faut nécessairement considérer leurs implications pour la politique occidentale. Ces implications pourraient être divisées entre les avantages à court terme et les accommodations sur le long terme.

Dans le court terme, il est clairement dans l'intérêt de l'Ouest de promouvoir une meilleure coopération et l'unité à l'intérieur de sa propre civilisation, particulièrement entre ses composantes nord-américaine et européenne, d'incorporer dans l'Occident ces sociétés de l'Europe de l'Est et d'Amérique latine dont les cultures sont proches de celle de l'Occident, de maintenir des relations étroites avec la Russie et le Japon, de soutenir dans les autres civilisations les groupes compréhensifs à l'égard des valeurs et des intérêts de l'Occident et de renforcer les institutions internationales qui reflètent et légitiment les intérêts et les valeurs de l'Occident.

L'Occident doit également limiter l'expansion de la puissance militaire des civilisations potentiellement hostiles, principalement les civilisations confucéenne et islamique, et exploiter les conflits et les différences entre les États confucéens et islamiques. Cela demandera une modération dans la réduction des capacités militaires occidentales, et en particulier le maintien de la supériorité militaire américaine dans l'Asie de l'Est et du Sud-Ouest.

Dans le long terme, il faudra faire appel à d'autres mesures. L'Occident devra de plus en plus s'accommoder des civilisations modernes non-occidentales, dont la puissance rejoint celle de l'Occident, mais dont les valeurs et les intérêts diffèrent significativement des siens. Cela demandera à l'Occident de développer une bien meilleure compréhension des principes religieux et philosophiques de base, qui sous-tendent les autres civilisations et la façon dont les peuples de ces civilisations envisagent leurs propres intérêts. Cela demandera un effort pour identifier les éléments communs entre les autres civilisations et l'Occident.

Pour le futur tel qu'il est envisageable, il n'y aura pas de civilisation universelle, mais, à la place, un monde fait de civilisations différentes, chacune ayant à apprendre à coexister avec les autres.

D'après Samuel Huntington, *Le Choc des civilisations*, Odile Jacob, 1997.

Document n° 11

Préparer les jeunes à vivre la diversité culturelle est une priorité pour l'avenir. Bien plus que les générations précédentes, ils auront à prendre en charge et à gérer la complexité de cette situation culturelle hétérogène.

L'école et les enseignants sont les premiers à être confrontés à ce nouveau contexte et ils doivent faire vivre ensemble des élèves issus de culture et de religion différentes. Tandis qu'une demande d'égalité et de respect de ces différences s'affirme avec de plus en plus de force, la plupart des pays occidentaux découvrent que la suprématie de leur culture ne va plus de soi. D'ailleurs, un peu partout, on constate que les enfants de familles immigrées qui, jusqu'à un temps récent, s'intégraient dans leur pays d'accueil grâce à l'école, le font plus difficilement.

Les réponses éducatives sont variables d'un pays à l'autre. En Australie, où de nombreuses communautés autres qu'anglophones se côtoient, les enseignants se sont résolument engagés à reconnaître et à respecter cette diversité culturelle et linguistique en renforçant l'apprentissage des langues et en favorisant une éducation à la tolérance au sein du système scolaire.

L'Unesco, juste après la dernière Guerre mondiale et afin de prévenir d'autres conflits, a estimé urgent de transmettre aux jeunes une culture de paix et de compréhension internationale. Elle a mis en œuvre un programme spécifique pour les écoles, le Système des écoles associées. Depuis lors, ce réseau n'a cessé de se développer montrant l'intérêt des éducateurs pour un tel objectif pédagogique.

En Europe, des enseignants chrétiens se sont regroupés en réseau, avec l'appui du GERFEC, Groupement d'Étude et de Recherche pour la Formation des Enseignants Chrétiens, pour échanger leurs pratiques pédagogiques d'apprentissage au dialogue interreligieux.

Cependant, il ne peut y avoir de rencontre avec l'Autre s'il n'y a pas à la base une bonne connaissance de soi, de sa culture et de sa langue. Chaque peuple a le droit et a besoin de sa culture qu'il s'est forgée au cours des siècles et qui est en perpétuelle évolution. Ainsi, au Pérou, on s'est aperçu des échecs scolaires généralisés des enfants des Indiens d'Amazonie qui suivaient leur scolarité selon l'enseignement hispanophone, rendu obligatoire dans les années soixante. Cet enseignement ne s'adaptait ni à leur culture familiale ni à leur vie paysanne. Actuellement, des instituteurs tentent d'enraciner cet enseignement dans la culture traditionnelle indienne tout en modernisant ces savoirs.

D'après Odile Albert, *Se former à l'interculturel, expériences et propositions*, éditions Charles Léopold Mayer, CDTM, Centre de Documentation Tiers-Monde, 1999.

Arriver à dépasser notre égoïsme et notre individualité n'est pas chose facile, mais, après au moins cinquante ou soixante siècles d'expérience humaine historique, peut-être le moment est-il venu de voir si une autre approche personnelle de la réalité ne pourrait pas être plus efficace, plus positive et nous sauver de cet avenir sombre que tous, à gauche et à droite, voudraient éviter. Peut-être le moment est-il arrivé de prendre plus au sérieux l'autre, comme nous-mêmes. Alors, nul besoin de lutter contre les autres ou d'être défendu contre l'autre par un avocat commis d'office, parce que nous aurons conscience d'être, ensemble, en train de dépasser la plus grande tentation de l'homme : l'égoïsme.

Cette mentalité qui considère l'autre comme autre est tellement enracinée dans « notre » culture que la langue elle-même en témoigne. L'autre brise notre individualité. J'en ai pris plus vivement conscience à travers une petite histoire qui m'est arrivée en Inde. Aujourd'hui, dans l'Inde moderne, les universitaires désirent être comme les Occidentaux et veulent parler l'anglais. De fait, la langue différencie ceux qui ont une éducation, qui vont à l'université, des « pauvres » de ce pays. À un ami – un paria, un homme du peuple – qui voulait étudier, j'avais conseillé : « Tu dois commencer à apprendre à dire 'je' », parce que dans ta langue populaire on ne dit pas « je », on dit « nous ». Je pensais qu'après trois ou quatre explications sociologiques et grammaticales j'aurais convaincu ce garçon d'apprendre à dire « je ». Quand je lui ai demandé : « Tu as compris ? », il m'a répondu : « Nous avons compris ! »

Chaque homme vit dans une culture plus ou moins fermée, mais avec la conscience qu'il existe d'autres hommes qui ont une autre conception de la vie. Une réaction naturelle, comme nous l'apprend l'histoire, est l'auto-affirmation au détriment de l'autre, défini comme barbare, sauvage, païen, infidèle, incroyant, *goy*, *khafir*, *mleccha*, etc. Lentement, on découvre aussi les valeurs de l'autre, mais la plupart du temps en fonction des paramètres de sa propre culture.

Du point de vue culturel, nous pouvons distinguer cinq moments de cette rencontre entre les cultures :

- *isolement et ignorance*. Chaque culture vit dans son cadre et le problème de l'interculturalité ne se pose même pas ;
- *indifférence et dédain*. Quand le contact devient inévitable, la première réaction est de penser que *l'autre* culture ne nous regarde pas ; on la considère tout au plus comme une rivale inoffensive ;
- *condamnation et conquête*. Si la relation devient plus stable et durable, *l'autre* culture devient une menace contre laquelle réagir et, éventuellement, à supprimer ;
- *coexistence et communication*. La victoire n'est jamais totale, et les cultures découvrent qu'elles doivent se tolérer. L'*autre* culture devient un défi ou une curiosité ;
- *convergence et dialogue*. Après l'affrontement, viennent souvent la rencontre et la découverte d'une possible influence réciproque. L'*autre* culture devient un autre pôle et, peut-être, un complément de la nôtre.

Si nous parlons d'interculturalité, nous avons besoin d'un critère qui nous permette de procéder avec un certain ordre dans l'étude des diverses cultures. Ce critère ne peut appartenir à une seule culture ; il doit être supra-culturel. En ce sens, on peut accorder une valeur métaculturelle aux différentes cultures.

La discussion est fatigante avec un raciste ; il saute sans cesse à cloche-pied d'une case à l'autre. Cerné, il accorde tout, mais il trouve toujours autre chose : « Avouez tout de même que... ». Allons, il n'y a rien à avouer : il n'existe pas de *théorie* raciste, ni même de *concept* clair et distinct du racisme.

Bref, le dossier devrait être classé depuis longtemps. Il le devrait ; il ne l'est toujours pas. Il est simplement rangé ; et de temps en temps, il est rouvert et délecte ou inquiète : et nous voici repartis dans d'interminables et infructueuses discussions : qu'est-ce qu'une race ? Y a-t-il des races humaines ? Y en a-t-il qui soient pures ? Celles qui sont pures, ne sont-elles pas supérieures aux autres ? Etc. Malgré son inconsistance, la machine argumentaire ne cesse de fonctionner. La quantité, la variété de sottises proférées à ce sujet est stupéfiante. Les fausses évidences pleuvent, sur les difformités des âmes comme celles des corps. Trait notable : tous ceux dont on stigmatise ainsi les carences et infériorités « naturelles » se trouvent, comme par hasard, être des victimes sociales : femmes, juifs, noirs, gitans, etc.

Encore un coup : pourquoi cette permanence, quasi délirante ? Ordinairement, lorsqu'on en arrive aux injures, l'antiraciste affirme que le raciste est un imbécile ou un fou. Cela est quelquefois vrai, dans les cas paroxystiques ; mais les faits ne permettent pas de conclure si radicalement. Beaucoup de gens sont plus ou moins racistes, quelquefois avec gêne, souvent d'une manière sélective, ils sont souvent, par ailleurs, de bons pères de famille et des citoyens honnêtes. Hélas, le monde ne se divise pas en racistes, qui seraient des salauds ou des malades, et les autres, nous, qui serions des gentils et des gens sains. Et, de toute manière, si les imbéciles abondent et si les fous sont aussi nombreux, il faudrait expliquer pourquoi le raciste est atteint de cette folie-là : pourquoi il tient ce discours et pas un autre.

Non, il nous faut admettre, *en même temps*, ces deux constats : le racisme est insoutenable, par n'importe quel esprit, même médiocrement doué, et il y a en nous quelque chose qui, presque malgré nous, nous pousse, sous une forme ou sous une autre, à le soutenir. C'est contradictoire, embarrassant et assez terrible. Ce moteur inlassable, inusable, jusqu'ici en tout cas, j'ai proposé de l'appeler, d'un terme qu'il m'a fallu forger : *l'hétérophobie* ou la peur agressive d'autrui. Ce malaise diffus devant les autres, il est aussi difficile d'en rendre compte que de l'amour d'autrui, avec lequel, heureusement, il coexiste. C'est un fait aussi dense, aussi inéquivocal, complémentaire, comme s'il n'y avait guère de zone neutre. Une jeune femme essaye de me l'expliquer : « Tout homme me semble toujours prêt à porter atteinte à ma liberté, à mon intégrité... sauf l'homme que j'aime, mais alors il ne me semble plus exactement un homme ». En somme, il cesse d'être un inconnu différent et dangereux. Pourtant cette force, cette inclination à accuser autrui, à l'agresser, sous divers prétextes, nous la connaissons bien : nous en avons une très fréquente *expérience*, même si son contenu est confus, plus émotionnel que raisonnable. En gros, chaque fois que nous nous trouvons devant un individu ou un groupe différent ou mal connu, nous en ressentons quelque malaise. Dans une entreprise comme dans une armée ; même au sein d'un clergé ; ne parlons pas des artistes menés par leur excessive sensibilité. Notre inquiétude peut nous pousser à adopter des attitudes de méfiance et même de refus hostile. Lesquelles n'excluent pas, du reste, des sentiments ambivalents d'attente et d'espoir : on le voit chez l'enfant, toujours prêt, à la fois, à prendre peur et à sourire (question classique : l'enfant est-il raciste ? Évidemment non, il n'en possède pas l'argumentation, mais il est *candidat à l'hétérophobie*). On le voit dans le tourisme, où l'inconnu nous fascine et nous inquiète. C'est pourquoi certains philosophes ont pu affirmer que l'homme est un loup pour l'homme, et d'autres que l'homme est plein d'amour pour l'homme : chaque partie a exprimé la moitié de la vérité.

Plus grave : cette réaction, à base de peur et de concurrence, ne relève pas seulement du délire : elle a une *fonction* : elle fut et, en un sens, reste vitale pour l'espèce humaine. Pour survivre, l'homme a dû souvent défendre son intégrité et ses biens et, à l'occasion, s'appropriier ceux d'autrui, biens mobiliers et immobiliers, aliments, matières premières, territoire, femmes, biens réels ou imaginaires, religieux, culturels et symboliques. De sorte qu'il est *à la fois* agresseur et agressé, terrifiant et terrifié. Car, puisque chacun en fait autant, on ne sait plus où commence ce

cercle infernal de la défense et de l'agression. Cela fait partie de notre histoire et de notre mémoire collective ; et avons-nous vraiment changé depuis ?

Ce refus terrifié et agressif d'autrui n'est pas encore exactement le racisme. Mais le racisme est une élaboration discursive, une justification de ces émotions simples. Il m'a semblé nécessaire de distinguer ces deux niveaux et de les nommer différemment. Sinon, personne n'avouerait son hétérophobie, avec laquelle nous devons pourtant composer pour mieux exorciser le racisme. Inutile de soupçonner et d'accuser tout le monde : sommes-nous tous racistes ? Non, mais nous sommes tous exposés à l'hétérophobie. Le racisme vient se greffer sur ce fonds commun, et se singularise selon la tradition culturelle de chacun, et la victime occasionnelle qu'il rencontre. C'est la société, notre langage, notre littérature, qui nous proposent complaisamment des moules, des casiers déjà préparés où ranger nos émotions. Inquiets malgré nous devant un homme aux traits asiatiques, nous puisons spontanément dans les figures négatives de Chinois ou de Japonais que nous offrent la littérature ou le cinéma. Idem pour les Juifs ou les Arabes, ou même pour les femmes. Sommes-nous déroutés devant une femme ? Les stéréotypes de la garce, de la vamp, ou même de la sorcière, sont aussitôt à notre disposition. Cet aspect conjoncturel, culturel, du racisme ne le rend pas moins dangereux, car nous le suçons, tous ou presque, dès notre première gorgée de lait, nous l'avalons avec nos premières tartines, à l'école et dans la rue, dans les préjugés familiaux, dans les livres, les films, et même dans les religions. Mais si le racisme est social et culturel, l'hétérophobie est une donnée animale. Le racisme est une misérable machine de mots pour justifier notre hétérophobie et en tirer profit. Discours aberrant et intéressé de l'hétérophobie, le racisme n'est qu'une illustration particulière d'un mécanisme plus vaste qui l'englobe.

D'après Albert Memmi, *Ce que je crois*, Grasset, 1985.

